

Stéphane Hessel est né à Berlin en 1917. Normalien, résistant, déporté, il devient diplomate, en poste à New York, à Saïgon, à Alger, à Genève. Proche collaborateur de Pierre Mendès France, de Pierre Abelin, de Michel Rocard, il a été membre de la Haute Autorité de la communication audiovisuelle (1982-1985) et du Haut Conseil à l'intégration (1990-1993) et a représenté la France à la Conférence mondiale de Vienne pour les droits de l'homme en 1993.

DU MÊME AUTEUR

Dix pas dans le nouveau siècle

Seuil, 2002

Ô ma mémoire

La poésie, ma nécessité

Seuil, 2006

et « *Points Poésie* », 2011

Indignez-vous !

Indigène Éditions, 2010

Citoyens sans frontières

Conversations avec Jean-Michel Helvig

Pluriel, 2011

Stéphane Hessel

DANSE
AVEC LE SIÈCLE

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-0211-2247-3

(ISBN 978-2-02-096699-3, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, 1997

© Éditions Points, 2011, pour la préface

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

J'ai terminé cette « danse » il y a quatorze ans, bien persuadé que ma vie longue déjà de quatre-vingts ans s'achèverait avec le siècle. Voilà que j'atteins maintenant le terme d'une nouvelle étape aussi fertile en engagements que celles qui l'ont précédée. Il y aurait donc beaucoup à narrer encore sur ce qu'ont été pour moi les dix premières années du nouveau siècle.

Ainsi elles m'ont permis de mieux connaître les drames du Proche-Orient. Appelé là-bas par des Israéliens dissidents à prendre connaissance de la dégradation infligée aux valeurs humaines du judaïsme par des gouvernements massacreurs, j'ai fait cinq séjours entre 2002 et 2010 en Cisjordanie et à Gaza. J'en suis revenu convaincu qu'Israël ne sera le pays sûr et prospère qu'il mérite d'être que lorsqu'il aura fait naître à ses côtés un État palestinien qui partagera avec lui comme capitale de deux États une Jérusalem à vocation internationale.

Deux autres aventures ont marqué pour moi cette première décennie du XXI^e siècle :

La naissance et les premiers pas du Collegium international, éthique, politique et scientifique, présidé conjointement par Michel Rocard et par le président slovène Milan Kucan, ambitieux défricheur des défis à venir ;

La publication d'une « trilingologie poétique » intitulée *Ô ma mémoire. La poésie, ma nécessité* aux Éditions du Seuil, où Laure Adler l'a accueillie, et qui a paru en allemand à Düsseldorf en 2009, dans une traduction de Michael Kogon, fils d'Eugen Kogon, à qui je dois d'avoir survécu à la pendaison au camp de Buchenwald.

Mais le couronnement de cette décennie au long de laquelle ma famille s'est enrichie de cinq arrière-petits-enfants nommés Jeanne, Louise, Solal, Basil et Timur, c'est le départ en fusée d'une petite brochure que les Éditions Indigène de Montpellier ont fait paraître en octobre dernier sous le titre accrocheur : *Indignez-vous !*

J'y faisais part, à un lectorat que j'imaginai restreint, de ma conviction que les valeurs de la Résistance risquaient d'être oubliées ou négligées à une période où triomphent l'économie capitaliste néolibérale, le mépris des populations défavorisées et la dégradation des ressources de notre planète.

Il se trouve que l'indignation un peu imprudemment appelée en renfort pour l'action à mener dont le Collegium voulait être le guide a rencontré un écho prodigieux.

Il est évident qu'en ces dix années le monde a subi des changements spectaculaires. La question que pose le dernier chapitre de *Danse avec le siècle*, « Nos sociétés connaîtront-elles une nouvelle aube ou un crépuscule définitif ? », semble aujourd'hui plus brûlante que jamais.

Je suis heureux de pouvoir encore, si brèves que soient les heures qui me restent, continuer à y réfléchir. Pour autant, le plaisir que j'ai eu à retracer, dans les pages que

vous allez lire, un long chemin parcouru avec ferveur, guidé par des parents généreux de leur culture, exposé à une série d'expériences enrichissantes dont aucune, même la plus cruelle, n'a mis en déroute ma joie de vivre, je suis heureux de le partager une fois de plus avec de nombreux lecteurs.

Stéphane Hessel

Introduction

Issu d'une famille d'écrivains, je n'ai jamais envisagé de prendre à mon tour la plume. J'ai toujours préféré l'action à l'écriture, l'avenir aux nostalgies et réminiscences.

Mais, à mon âge, on est témoin de son temps. Mon existence se termine avec le siècle. C'est probablement à cela que je dois les amicales pressions – dont celles, réitérées et impérieuses, de Régis Debray – qui m'ont fait entreprendre cet exercice périlleux qui consiste à parler d'un destin personnel lié aux événements de son époque, sans notes ni archives.

Me fondant sur ma seule mémoire, je m'accroche à quelques points de repère, à de simples coïncidences, pour dérouler un récit forcément subjectif et décanté par les années.

Cherchant les principaux points de rencontre entre le temps du monde et le temps de ma vie, j'en trouve d'irréfutables mais aussi de plus subtils. Ainsi 1917, l'année de ma naissance à Berlin, est aussi le crépuscule de l'empire de Guillaume II, où l'échec de la révolution prolétarienne imposera des bornes à celle que Lénine fait triompher à Petrograd à quelques jours de ma venue au monde.

En 1937, j'acquiers la nationalité française. L'*Anschluss* prélude à l'aventure atroce qui va faire des citoyens

de ma terre natale les bourreaux de ma terre d'adoption et couvrira de honte la civilisation dont ils se réclament.

L'année 1944, où j'échange mon nom contre ma vie, est celle où les Alliés rédigent la charte de l'ONU, la plus ambitieuse des organisations que l'humanité ait conçues. Pour justifier ma survie, c'est cette organisation que je servirai.

L'année 1985, où je prends officiellement ma retraite, est celle de la *perestroïka* et de la *glasnost*, signes avant-coureurs de l'effondrement de l'Union soviétique, qui aura duré moins longtemps que moi ; celle de l'entrée du monde dans une phase imprévisible, exposé, sans gouvernail, à toutes sortes de violences, mais libéré d'une menaçante confrontation, hantise de nos consciences pendant quarante ans.

Je pense à d'autres coïncidences fortuites : je découvre un message dans l'œuvre de mon père l'année où l'Allemagne recouvre son unité ; je rentre d'une mission au Burundi le mois où se déclenche un génocide au Rwanda voisin.

À chacun de ces carrefours, mon jugement sur moi-même et sur l'histoire avance un peu. Malgré beaucoup de candeurs contestées et d'illusions perdues, d'horreurs observées et de bilans aigres, ma certitude demeure : tout ce qui mérite d'être souhaité devient réel. Dans la faveur que le destin me prodigue entre pour une bonne part ce privilège de porter sur le monde et sur son mouvement à travers le temps un regard confiant. Et plus la période qu'il embrasse est longue, plus il conforte cet optimisme.

I

Première transhumance : de Berlin à Paris

J'ai longtemps conservé un cahier où j'avais peint les épisodes de ma vie, depuis ma naissance jusqu'à mon arrivée en France, à l'âge de sept ans. Chaque aquarelle avait sa légende. Je me souviens de la première : elle représentait un lit où étaient couchées une figure féminine et une autre plus petite. Au pied du lit, deux paires de pantoufles, l'une deux fois plus grande que l'autre. En face, un homme en blouse blanche, attablé devant une assiette maculée d'une tache rouge. La légende disait : « Après ma naissance, le docteur mange une tranche de jambon. » J'avais restitué le récit de ma mère, amusée par ce geste incongru de son accoucheur dans le Berlin d'octobre 1917, où l'on manquait de tout.

Mes parents habitaient un vaste appartement dans un bel immeuble fin de siècle, doté d'un escalier large et incurvé dont je foulais avec délices le tapis rouge. La maison faisait le coin des rues Friedrich-Wilhelm et Vonder-Heydt, à cent mètres du Tiergarten, le grand parc de la capitale où mon frère et moi allions jouer au cerceau. Ce quartier des ambassades, dont je garde un souvenir si précis que je pourrais, aujourd'hui encore, en dessiner le plan, a été entièrement rasé par les bombes. De ma maison natale il ne reste rien.

Dans ma mémoire, il y a une image que je situe peu après la fin de la guerre. Je dois avoir un peu plus de deux ans. Je danse, à Noël, dans le grand salon, libéré pour la fête. J'ai aux chevilles et aux poignets des anneaux de raphia bleus et rouges. Mon frère me regarde. Les parents applaudissent. Je tourne et tourne et tourne.

Qui sont ces parents ?

La famille de mon père avait acquis sa fortune, substantielle, dans le commerce des grains. Elle avait quitté la Pologne, où elle faisait partie de la communauté juive, pour s'installer dans ce qui était alors le grand port allemand de Poméranie : Stettin, redevenu en 1945 le Szczecin polonais. Son troisième fils, Franz, y vit le jour en 1880. Au tournant du siècle, Heinrich Hessel et sa femme Fanny rompirent avec la tradition juive, s'établirent à Berlin et firent baptiser leurs enfants dans la religion luthérienne.

Deux d'entre eux, le fils aîné, Alfred, et le benjamin, Hanns, correspondent à l'image que l'on se fait de la bourgeoisie juive assimilée, qui occupe, dans le premier tiers du xx^e siècle, une gamme étendue de positions sociales de premier plan, dans la banque, l'Université, le théâtre, la presse, l'intelligentsia en général, ce qui en fait la cible d'abord de la droite nationaliste, puis des nazis.

Les deux autres enfants ne semblent pas sortis du même moule : une fille, Anna, sans doute très belle, très douce, et que la tuberculose emportera à l'âge de vingt-cinq ans, et un fils, Franz, mon père, son cadet de quinze ans, que cette mort bouleversera. Il y puisera peut-être cette mélancolie et ce détachement de la vie matérielle qui siéent aux poètes. Les affaires sont pour Paul Briske, son beau-frère, qui fera péricliter la fortune familiale, la banque pour Hanns et l'Université pour Alfred, qui

mourra à Göttingen, pleuré par ses étudiants, en 1939. Franz, quant à lui, se voue dès son plus jeune âge aux lettres, aux langues et à l'étude de l'Antiquité grecque.

Ma mère, Helen Grund, vint au monde à Berlin en 1886. Elle était la fille cadette d'un banquier mélomane dont la famille, de confession protestante et d'origine silésienne, avait donné à la Prusse de brillants architectes et de grands administrateurs. J'ai appris récemment que mon arrière-grand-père avait été fait commandeur de la Légion d'honneur pour avoir, dans les années 1850, contribué à l'aménagement du bassin fluvial de la Sarre, en coopération avec les autorités impériales françaises. Ma grand-mère était née à Zurich, dans une famille allemande émigrée en Suisse après la révolution de 1848. Elle avait une belle-sœur française et une belle-sœur anglaise. Les récits de ma mère sur son enfance, sur ses quatre frères et sœurs qui cajolaient la cadette, laissaient deviner un monde d'intense jubilation, de folles imprudences, d'angoisses maternelles et de laxisme paternel qui devaient conduire ma grand-mère en maison de santé, où elle mourut avant ma naissance.

Franz est d'abord attiré par la bohème artiste de Schwabing, le Montparnasse de Munich, où, pendant trois ans, il vit aux pieds de la comtesse Franziska zu Reventlow, entre le poète Stefan George et son disciple Karl Wolfskehl, dans un cénacle orgueilleux qui l'impressionne fort, même s'il s'en moque dans des écrits satiriques. De retour à Berlin, il fonde une revue littéraire : *Vers und Prosa*¹. Puis, en 1906, il vient à Paris, où il

1. Il publie des nouvelles dans les gazettes berlinoises, celle de Stefan Grossmann, *Das Tagebuch*, fréquente Brecht, Ringelnatz, Tucholsky, Hofmannsthal, Rilke.

se lie avec Henri-Pierre Roché, Guillaume Apollinaire et Marie Laurencin.

Helen veut être peintre, et son professeur, Mosson, qui est aussi son premier partenaire amoureux, l'engage à se former à la Grande Chaumière, à Paris, auprès de Maurice Denis.

C'est à Montparnasse, en 1912, au café du Dôme, que Franz et Helen se rencontrent, aussi allemands, aussi cosmopolites l'un que l'autre.

Ce Paris des années d'avant-guerre est le creuset culturel et moral d'où nous sommes sortis, mon frère et moi, un lieu de rêves et de révoltes. C'est là que nos parents ont décidé de se marier, non pour se forger des chaînes, mais au contraire pour accroître leur liberté, hautement revendiquée. Liberté par rapport à leurs familles : les frères d'Helen trouvaient qu'il y avait trop de juifs parmi les invités de la noce ; ceux de Franz, plus tolérants, se demandaient s'il n'avait pas été épousé pour sa fortune. Qui d'entre eux pouvait comprendre le lien si particulier qui les unissait et les délivrait en même temps l'un de l'autre ?

C'est à Berlin que le mariage a lieu, un an avant la déclaration de guerre. Helen est enceinte. Elle décide d'accoucher à Genève. Son premier enfant, Ulrich, naît le 27 juillet 1914, dans des conditions périlleuses, tandis que Franz la quitte pour rejoindre son régiment. Le bébé, blessé au crâne, est sauvé par l'acharnement de sa mère. Il en gardera une infirmité qui fera de lui à la fois mon grand et mon petit frère. Trois ans plus tard, à Berlin, alors qu'on se massacre à Verdun, je suis le fruit d'une permission accordée à Franz par le service de la censure, où il s'est fait affecter. L'absurdité qu'est pour lui cette guerre s'exprime dans son meilleur livre, qui prend la forme d'un échange de lettres avec son ami

français Henri-Pierre Roché, *Pariser Romanze*. Il y met en scène sa rencontre à Paris avec Helen, dont il se fait le protecteur amoureux, ambigu, et la décrit telle qu'il aurait désiré l'aimer.

Au long de cette phase belliqueuse des relations franco-allemandes, les bébés que nous sommes, mon frère et moi, ne bénéficient guère de la présence paternelle. Helen et sa sœur Bobann constituent notre univers physique et mental, fait de rires et de caresses, de jeux et de déguisements : deux Berlinoises endiablées.

Helen avait pour moi les traits d'Aphrodite, avec ses yeux bleus et ses longs cheveux blonds, sa tendresse fougueuse et son besoin de séduire. Elle a joué toute sa relation avec moi sur l'admiration : me mettre en valeur sans guère me critiquer ou me gronder. Les effets d'une telle éducation auraient pu être désastreux. Mais elle a voulu également m'inculquer la modestie, qualité pour elle fondamentale. Elle l'a caractérisée dans l'un de ses aphorismes préférés : « *Bescheidenheit ziert nur den Erfolgreichen.* » Difficile à traduire en français. Je dirais : « Pour que la modestie soit seyante, il faut qu'elle accompagne le succès. » Bien plus tard, j'ai retrouvé dans son journal la marque de ce paradoxe : elle était furieuse quand on échappait à sa séduction, mais elle exerçait sur elle-même une critique impitoyable.

Notre père ? Helen n'en répercutait sur nous qu'une image assez pâle, celle d'un esprit subtil dans un corps ingrat. Franz était presque chauve, de petite taille, assez corpulent. Son visage et ses gestes étaient doux, il faisait à nos yeux figure de sage, un peu absent, vivant à part, ne s'occupant guère de nous. Peu loquace, il était soucieux de son expression verbale et tirait un plaisir ludique de l'agencement des mots. Je revois le bureau, tout au bout du couloir, où il travaillait et où régnait en

permanence une forte odeur de tabac. Il en sortait pour nous lire des passages de sa traduction de *L'Odyssée*. Celui où Ulysse crève l'œil de Polyphème fit vomir de saisissement le petit garçon que j'étais. Bien plus que les contes de Grimm et les livres de Wilhelm Busch que nous lisions, couchés sur le tapis dans le salon de ma grand-mère Fanny, c'est la mythologie grecque, les épopées homériques qui ont été mes premières nourritures intellectuelles. Franz m'a inculqué le goût du polythéisme, qui ne réduit pas le divin à l'entité unique et un peu angoissante du Père éternel, mais nous livre à l'arbitraire émouvant d'Athéna, d'Aphrodite, d'Apollon et d'Hermès. Quarante ans après sa mort, il est devenu pour moi une figure initiatique. Son œuvre, que je connaissais mal et dont je n'attendais que du divertissement, a refait surface, apportant un éclairage prophétique et mélancolique sur le premier quart du siècle, en assonance avec Bertolt Brecht et Walter Benjamin.

Récemment, j'ai reçu d'un éditeur allemand, qui l'avait retrouvé dans un recueil d'archives littéraires, un texte de cinq pages où mon père, s'adressant à ses deux fils, nous recommande la lecture d'un petit nombre d'extraits de ses écrits dont il estime que nous pourrions tirer profit. Le mélange de modestie, de tendresse et de sens de ses responsabilités qui s'en dégage me fit une profonde impression. Comme si un signal m'atteignait de très loin, me rappelant moins un héritage qu'une dette que je n'avais pas honorée. Dans le couple assez inhabituel que constituaient mes parents, j'avais subi si vivement l'impact de la personnalité d'Helen que j'avais refoulé celle de Franz.

Helen avait un besoin d'indépendance qui s'accommodait mal d'une vie de rentière. D'ailleurs la fortune

des Hessel n'avait pas survécu à l'inflation galopante de l'après-guerre à Berlin. La peinture a été sa passion et elle a toujours été entourée de peintres. Mais elle-même ne peignait plus, jugeant cet exercice trop salissant. Elle a toujours continué à dessiner, à la plume, faisant des portraits talentueux de ses proches. Mais, pendant la guerre, elle décida de gagner sa vie en s'engageant comme ouvrière agricole chez un propriétaire terrien. Plus tard, elle voulut être danseuse ou peut-être actrice. Mais c'est finalement l'écriture qui a eu le dernier mot.

Elle avait trente-quatre ans et moi trois lorsque nous nous sommes tous trouvés pris dans une situation triangulaire somme toute assez banale mais que sa transposition romanesque, puis cinématographique allait hisser au rang de mythe.

L'auteur du roman *Jules et Jim*, Henri-Pierre Roché, avait été avant la guerre le très proche ami de Franz. Il partageait avec Marcel Duchamp, auquel il était très lié et dont il a brossé un portrait très affectueux, une conception qui se voulait radicalement neuve des relations entre hommes et femmes, sans concessions, libre. Franz et Henri-Pierre s'intéressaient aux mêmes femmes et partageaient leurs découvertes et leurs plaisirs. La guerre les avait séparés, la paix les ramena tout naturellement l'un vers l'autre.

Comment le Français, élégant et séducteur, ne serait-il pas devenu l'amant de l'épouse de son vieil ami ? Mais le triangle s'avéra plus tragique que frivole, révélant les aspérités de ceux qui s'y trouvaient pris. Mon père comprit que ce qui arrivait à sa femme et à son ami était une découverte grave et belle qui pourrait les transformer tous les deux. Il voulut non seulement ne pas être un obstacle, mais encore être le médiateur littéraire de

cette passion. Il les encouragea à la décrire minutieusement chacun dans un journal intime dont surgirait un livre écrit à deux, voire à trois.

Nous assistions, mon frère, alors âgé de sept ans, et moi, qui en avais quatre, à cette étrange aventure qui aurait pu nous priver de notre mère si son dessein de refaire sa vie et un enfant avec Roché s'était réalisé. Il ne reste presque rien, dans ma mémoire, des scènes que Truffaut a fait tomber dans le domaine public, et je suis agacé lorsqu'un nouvel interlocuteur, qui a vu le film, me dit : « Ah, c'est vous la petite fille de *Jules et Jim* ! » J'étais un petit gambadeur qui trouvait que ce grand Français, mince, élancé, sympathique, aux gestes sûrs, était un parfait compagnon de jeu dans les prairies de Bavière et au bord de l'étang où il nous apprenait à faire des ricochets. Je laissais à mon frère Ulrich le soin de protéger Franz, comme il l'a fait toute sa vie. Dès ce très jeune âge, il me semble que nous avons divisé le monde en deux parts : celle de mon frère et la mienne. Sa part comportait Franz, la rigueur, l'équité et la musique ; la mienne, Helen, l'irrespect, l'ingéniosité et la poésie. Partage arbitraire, contestable, mais dont, aujourd'hui encore, j'ai peine à nous défendre.

Au cœur de cette agitation, une personne sauvegardait l'équilibre : Emmy Toepffer. Cette puéricultrice, issue d'une famille protestante du Mecklembourg, souffrait d'une déformation de la hanche qui rendait sa démarche curieusement dansante. Emmy avait été recrutée par ma tante, qui avait un home d'enfants à vingt kilomètres à l'est de Berlin, où mon frère et moi jouions avec nos cousins. Emmy avait reçu une excellente formation d'éducatrice, connaissait jeux, poésies et chansons ; son approche des jeunes êtres était d'une tendresse et d'une délicatesse exceptionnelles. Ma mère obtint de

sa sœur aînée qu'elle la laisse prendre Emmy à son service, pour s'occuper de ses propres enfants.

Nous avons donc une gouvernante – figure emblématique et si souvent ambiguë de la bourgeoisie du siècle dernier. Je n'en ai connu que les côtés harmonieux : une présence protectrice qui n'est pas celle d'une parente tout en étant de la famille, un être de sexe féminin sans être vraiment sexué, le reflet terrestre le plus proche d'un ange gardien. Il y en a eu un deuxième exemple dans ma vie, vingt ans plus tard, Valya Spirga de Riga, gouvernante de Vitia, ma première femme, puis de nos trois enfants. En 1920, Emmy Toepffer de Ratzeburg devint le centre de gravité de notre enfance et je lui dois ma première remise en question.

J'étais, pendant les premières années de ma vie, un enfant turbulent, volontiers rageur, batailleur et ébou-riffé. Je refusais mon prénom, Stefan, prétendant avec tant d'insolente assurance m'appeler « Kadi » que ce choix, qui ne s'explique par rien d'autre qu'une farouche affirmation d'identité, s'impose aujourd'hui encore à mon frère et à mes cousins. À en croire les récits maternels, lorsqu'on pénétrait dans ma chambre, qui était mon domaine privé, je trépignais et braillais. Emmy me fit comprendre, qui sait grâce à quels sortilèges, que la colère est contre-productive. Je pris donc, vers l'âge de six ans, la décision de n'y plus recourir, et je m'y suis tenu jusqu'à ce jour.

J'ai abandonné la colère au profit de la passion de plaire, également capable de remuer l'âme. Plaire en tout premier lieu à ma mère, donc flatter les ambitions qu'elle avait pour son fils cadet. Il fallait savoir lire, calculer, réciter des poèmes, inventer des bons mots, résoudre des énigmes plus tôt et plus vite que les autres.

Ambitions, comme on voit, tout intellectuelles. La force ou l'adresse n'y avaient pas place.

Et puis la relation entre Emmy et Helen m'a aussi appris l'art d'admirer, ingrédient précieux de celui de plaire : admirer Helen comme Emmy l'admirait ; admirer ce qu'Helen admirait avec toute sa générosité – le beau, l'inattendu, l'offert.

C'est investi de cette nouvelle personnalité que j'arrivai à Paris à l'âge de sept ans.

Pourquoi mes parents avaient-ils décidé de s'établir en France ? Je ne me suis jamais vraiment posé la question. Aujourd'hui encore, mon analyse ne peut être qu'une reconstruction artificielle : les décisions fondamentales de la vie sont souvent les plus difficiles à justifier. Mon père adorait Paris et, ayant perdu sa fortune, gagnait sa vie comme traducteur. Ma mère aimait Henri-Pierre Roché et souhaitait vivre auprès de lui. Était-ce une raison pour dépayser leurs enfants en pleine scolarité ? En 1925, les Allemands n'étaient pas populaires en France ; nous étions inéluctablement des « Boches ». Emmy, qui vivait avec nous, parlait un français approximatif.

En évoquant cette transplantation de Berlin à Paris, j'en perçois aujourd'hui pour la première fois l'incongruité. Dans mon souvenir, c'était la chose la plus naturelle du monde. Et, surtout, la plus enthousiasmante. Tout m'enchantait, depuis le long voyage en train, le défilé diurne et nocturne des gares, dont je déchiffrais le nom, penché à la fenêtre au mépris des escarilles, jusqu'à l'arrivée sous la voûte immense de la gare du Nord. Premier contact avec le métro, puis avec le lion de Belfort, premières nuits à l'hôtel du Midi, sur l'avenue du parc Montsouris. C'était en été, au début des

XVIII. Daniel Cordier et la peinture	235
XIX. Un voyage autour du monde	243
XX. L'Afrique (1)	251
XXI. L'affaire Claustre	269
XXII. L'immigration	283
XXIII. Ambassadeur à Genève	293
XXIV. La gauche au pouvoir	325
XXV. Michel Rocard (1)	345
XXVI. Michel Rocard (2)	355
XXVII. L'Afrique (2) : Ouagadougou	367
XXVIII. L'Afrique (3) : Bujumbura	377
XXIX. Crépuscule ou aube ?	391
 <i>Post-scriptum</i>	 399

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : CPI, BUSSIÈRE À SAINT-AMAND-MONTROND (CHER)
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2011. N° 105120 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE